



SON PREMIER NÉ

A MADAME R....

Prenez garde au petit enfant
Qui dans son cher berceau repose,
Prenez garde ! il deviendra grand,
Il n'est aujourd'hui qu'une rose.

Ils sont des fleurs du paradis
Ces tendres êtres que Dieu donne,
L'on voit le ciel dans leurs souris
Et sur leurs fronts l'amour rayonne.

A vos caresses ils ont droit,
Il faut qu'un baiser les effleure,
Mères, préservez-les du froid,
Car lorsqu'ils souffrent, le ciel pleure.

Et le ciel tremble si la nuit
Verse sur eux quelque souffrance,
Il veut épargner tout ennui
A ces anges de l'Espérance.

Pauvres petits, quand la douleur
Vient troubler vos candides âmes,
Il est un être plein de flammes
Pour veiller sur votre malheur.

Cet être qui tient du mystère
Tant il nourrit un vaste amour,
Tous les peuples l'appellent "mère"
D'un mot brillant comme le jour.

Jeune mère, soyez prudente
Pour l'ange qui vous est donné,
Soyez douce, soyez aimante,
Auprès de votre premier né.

Si votre amour, votre clémence,
En font un enfant fort et beau,
Dieu vous en donnera bientôt
Un autre pour la récompense.

Prenez garde au petit enfant
Qui dans son cher berceau repose,
Prenez garde ! il deviendra grand,
Il n'est aujourd'hui qu'une rose.

LORENZO.

L'AVEUGLE



ES farceurs sont toujours nombreux au régiment, et leurs mystifications sont très souvent amusantes, quelquefois même spirituelles ; mais le métier de plaisant est parfois dangereux, surtout dans la carrière des armes, où le duel est autorisé, où l'on tire le sabre à tout propos malsonnant. L'anecdote suivante démontrera la vérité du fait.

En 187...., nous tenions garnison dans une charmante petite ville de Provence appelée Salon, et, grâce à une bonne récolte de raisin, nous y menions une vie assez joyeuse.

Dans la compagnie où j'étais sous officier, nous avions le sergent Armieux, un des plus grands farceurs de son époque, et le sergent Morel, le plus naïf de tous les Bretons que j'ai eu l'avantage de connaître.

Ces deux sous-officiers étaient voisins de table, c'est-à-dire qu'il se passait peu de jours à la pension sans que le crédule Morel n'avalât quelques-unes de ces fameuses bourdes qu'Armieux savait si bien préparer.

Armieux avait parié avec un autre sergent qu'il ferait croire à Morel que lui, Morel, était devenu aveugle. La prétention était un peu forte ; aussi le sergent en question n'hésita-t-il pas un seul moment à tenir le pari, qui s'élevait à une assez forte somme d'argent à boire à la cantine. Armieux

lui demanda seulement la neutralité et le silence les plus complets ; puis il disposa ses batteries.

La pension recevait un petit journal de Marseille que les sous-officiers lisaient à tour de rôle, mais qui n'avait pas l'honneur d'être regardé par Morel.

—Je ne crois pas aux blagues des journaux, répondait-il à ceux qui lui en demandaient la raison.

Un matin à déjeuner, Armieux dit, en fermant le journal :

—Il paraît qu'une maladie des yeux vient de se déclarer ; voilà deux personnes à Marseille qui se sont réveillées aveugles.

On discuta beaucoup à table les causes de cette maladie ; les conclusions furent que ce devait être le voisinage du port qui la produisait. Salon, n'étant pas sur le bord de la mer, n'avait donc rien à craindre. Malheureusement, le lendemain, toujours par l'intermédiaire d'Armieux, le journal signala trois autres cas de cécité soudaine dans la ville d'Aix. Ceci devenait plus grave, car on ne pouvait plus invoquer, dans cette circonstance, l'influence des miasmes salins.

Les jours suivants, le nombre des personnes devenues subitement aveugles augmenta dans de grandes proportions, et Salon lui-même ne fut pas épargné.

Morel, qui ne croyait cependant pas aux journaux, ne douta pas un instant de la vérité du désastre, et il ne cessait de dire :

—Voilà une terrible calamité ! Chez nous autres gens de l'Ouest le pays n'est pas aussi riche que celui-ci ; mais on y perd moins vite la vue.

J'ai oublié de dire que, buvant assez volontiers le gros vin de Provence, notre Breton s'oubliait quelquefois à table, pendant que nous jouions aux cartes, et il arrivait souvent que nous le laissions endormi sur ses coudes.

Un soir, c'était dans la saison où la nuit, arrivant de bonne heure, nous obligeait à allumer les lampes pendant le repas, un soir, dis-je, quand le dîner fut terminé et que tout le monde, excepté le dormeur, fut sorti de table, Armieux ferma soigneusement les volets des fenêtres, s'assit avec un camarade qui était dans le secret et souffla les lumières ; puis ils se mirent à parler comme s'ils avaient joué au piquet.

—Quinte au roi, trois as, faisait le premier.

—Ne vaut pas ; quinte majeure, quatorze de dix, répondait le second.

—Du carreau, en voilà encore. Du pique.

—A moi ; je retourne à carreau, etc., etc.

Ils crièrent si fort que le sergent Morel s'éveilla.

—Où diable suis-je ? murmura-t-il en se trouvant dans les ténèbres.

—Du trèfle, répondit un joueur.

—A moi, et du cœur continua l'autre.

Morel reconnut la voix d'Armieux, et, saisi par une pensée terrible, il s'écria :

—Armieux, où es-tu ?

—Est-ce que tu te moques de moi ? répondit celui-ci.

—Non, Armieux, non, je ne me moque pas de toi ; je t'assure que je ne te vois pas.

—Allons donc, laisse-moi tranquille, je n'ai pas le temps de plaisanter. Du pique !

—Armieux, je te jure que ce n'est pas une plaisanterie, reprit Morel.... Je n'y vois plus ! acheva-t-il d'une voix terrifiée.

—Pas possible ! firent en chœur les deux joueurs de cartes d'un ton d'un profond étonnement.

—Mon Dieu, c'est pourtant bien vrai ! larmoya le pauvre Breton. Qu'est ce que cela veut dire ?

—Attends un peu que je te regarde, s'écria maître Armieux.

Et, s'approchant de l'aveugle d'occasion, il lui prit la tête dans ses mains.

—Ouvre bien tes yeux, camarade, recommanda-t-il.

Et après une minute d'attente :

—C'est vrai, pauvre ami, tes yeux sont devenus tout blancs.

—Ah ! mon Dieu ! quel malheur ! continua l'infortuné Morel ; quelle calamité ! Mes pauvres parents, que vont-ils faire maintenant ?

—Pauvre garçon, exclama l'autre sergent, qui dans l'ombre se tirait le nez de toutes ses forces, pour ne pas éclater de rire.

—Voyons, dit Armieux d'un ton solennel, il ne s'agit pas maintenant de pleurnicher comme des

femmelettes ; il faut agir. Nous allons te conduire à l'infirmerie, et nous ferons appeler le docteur, qui t'examinera.

—Je le veux bien, répondit l'aveugle ; comme il fait noir ! Mais, je vous en prie, ne me quittez pas, car je ne retrouverais plus mon chemin. Je n'y vois goutte.

—Ah ! reprit le farceur en se ravissant, j'ai entendu dire que, dans ces cas-là, il faut autant que possible éviter le contact de l'air frais ; viens, que je te couvre les yeux.

Et le naïf Breton tendit son mouchoir à son mystificateur, qui lui banda solidement les yeux ; puis le prenant par un bras, tandis que le deuxième sergent s'emparait de l'autre, ils sortirent de la cantine.

Armieux dirigeait la marche, et, pour consommer la mystification, au lieu d'aller vers la salle des malades, il conduisit Morel dans cette partie écartée du quartier que l'on devine de très loin et dont une lanterne éclaire les approches.

Morel porta instinctivement la main à son bandeau et le souleva : aussitôt la vérité se fit à la fois dans ses yeux et dans son esprit ; furieux de l'aventure, il se rua sur le mauvais plaisant, qui le reçut de pied ferme.

Morel était solide, mais Armieux ne l'était pas moins. La lutte menaçait de téaîner en longueur, quand l'argus du quartier, l'adjudant de semaine, attiré par le bruit, accourut sur le champ de bataille. Sa présence suffit pour séparer les combattants, qui furent collés l'un et l'autre à la salle de police.

Selon l'usage, le lendemain au point du jour, ils s'arrangèrent militairement. Armieux tirait bien les armes ; mais, par une passe de quarte mal parée, la pointe de Morel cloua le mystificateur à l'infirmerie pour quinze jours.

Cependant le pari était gagné, et, quand la blessure fut cicatrisée, nous trinquâmes gaiement à la santé... des aveugles.

Depuis cette époque, Armieux, fit beaucoup moins de farces, et Morel devint un véritable saint Thomas.

EDMOND THÉRY.

SILHOUETTE FIN DE SIECLE

LA PETITE SAVANTE

Comme c'est la fête de sa maman, et comme il y a ce soir-là fête de gala et grand bal chez son père le ministre, on a exceptionnellement permis à la petite Lili de paraître au dessert, de regarder les guirlandes, les camélias, les gerbes de lumière et les massifs de fleurs dans les salons, et les bosquets du jardin, illuminés par une clarté féerique. Mais la fillette admire surtout son vieil ami Maas, qui disparaît sous les rubans, les croix, les étoiles, les cordons et les plaques. Elle le connaît depuis longtemps, depuis toujours ; elle est habituée à fourrer ses petits doigts dans les profondes rides qui labourent son visage, et à jouer avec sa douce chevelure blanche. Mais aujourd'hui seulement, elle a entendu dire une chose qui l'intrigue, et sautant sur les genoux du vieillard, elle lui demande s'il est bien vrai qu'il soit un grand savant.

—Hum ! répond Maas, dans une certaine mesure. Et toi, es-tu savante, dis !

—Certainement, fait Lili, toute rouge et souriante.

—Wh bien ! dit son ami, sais-tu ce qu'il y a dans ma poche ?

—Tiens ! dit Lili, c'est des bonbons pour moi, des fondants, et tu les as achetés roses, parce que je suis rose ! A ton tour maintenant. Sais-tu à quoi pensent les poupées ?

—Non.

—Sais-tu dans quels livres les petits oiseaux apprennent leur leçon ?

—Non, mon enfant.

—Sais-tu en quoi est fait le bon Dieu ?

—Hélas, non !

—Oh ! murmure Lili, indignée et déconcertée. Eh bien, qu'est ce que tu sais alors ?

THÉODORE DE BANVILLE.